

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Carlos McCADDEN

Des étrangers à la nature humaine. Réflexion sur le
cinquième centenaire du voyage de Christophe
Colomb en Amérique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1992, tome 88, p. 219-227

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Des étrangers à la nature humaine

*Réflexion sur le cinquième centenaire
du voyage de Christophe Colomb en Amérique*

Alors que le premier août 1991, la Suisse fêtait les 700 ans de l'alliance de ceux qu'il est convenu d'appeler « les trois Suisses », le 12 octobre 1992, l'Espagne (et avec elle l'Europe) et l'Amérique célébraient le cinquième centenaire de la rencontre de deux mondes, ou plutôt de la rencontre d'hommes qui, jusque-là, ignoraient tout de leur mutuelle existence.



*J.Gonzales Camarena, « La Conquista », 1963
(Museo Nacional de Historia, Mexico)*

Du point de vue du thème qui nous intéresse dans ce numéro des Echos, on aimerait pouvoir parler à ce propos d'« expérience » de l'étranger, ou même de rencontre entre « étrangers », mais force est de constater que cette catégorie ne s'applique pas à ce qui se passa alors. Pourquoi ? Parce que dire ou penser « étranger », c'est déjà présupposer l'existence d'un vis-à-vis reconnu dans son humanité, c'est déjà en quelque sorte reconnaître que l'on a, face à soi, un être humain à part entière. On ne dira pas par exemple - sinon de manière impropre - d'une pierre, ou d'un animal, qu'il est « étranger ». Seul un être humain peut être « étranger » à un autre être humain. Or, dans le cas qui nous occupe, - celui de la découverte de l'Amérique, qui a elle-même ouvert le pas à la conquête du Continent américain -, aucun des deux groupes en présence n'a réellement considéré l'autre comme un « étranger », parce que, plus fondamentalement encore, pas plus les conquérants que les conquis n'ont eu conscience d'avoir à traiter à part égale avec des hommes partageant une même nature et dignité d'être humain.

Pour illustrer et concrétiser une telle affirmation, qui peut nous paraître grossière de prime abord, nous recourons, dans cet article, à l'exemple plus particulier et que nous connaissons mieux de la conquête du Mexique.

Les Espagnols : « au-delà » de la nature humaine

Disons d'abord deux mots, brièvement, de la manière dont les Espagnols eux-mêmes se sont vus, compris, dans une telle aventure. Héritiers de la culture gréco-romaine et de la religion judéo-chrétienne, ils avaient une idée précise et une conscience assez développée de leur nature humaine et de leur identité de personnes. De plus, l'invasion des Maures (Islam) avait fait d'eux des chrétiens convaincus, persuadés qu'ils devaient lutter contre tous ceux qui ne professaient pas leur religion.

Ce qui nous retiendra pourtant davantage maintenant, c'est de préciser comment les Indiens - plus précisément les Aztèques dans le cas du Mexique - ont vu et compris les Espagnols débarquant chez eux. Il est difficile de nous en faire une idée précise, à quelque cinq cents ans de distance. C'est pourtant à travers le précieux témoignage de Moctezuma (Cf. La visión de los vencidos ; Relaciones indígenas de la Conquista), empereur aztèque au moment de

l'arrivée des Espagnols, que nous pouvons mieux comprendre ce que dut être la réaction des Indiens.

Moctezuma connaissait bien les mystérieux présages qui avaient eu lieu une dizaine d'années auparavant, et qui associaient au feu du Ciel, fort comme l'aurore, l'arrivée de gens venant sur de grands cerfs (chevaux). Les présages les plus impressionnants naquirent d'ailleurs de l'interprétation attribuée à une brume lumineuse qui se montrait trois heures avant le lever du soleil, et d'un tourbillon qui s'élevait alors dans le ciel. On y discerna la manifestation de dieux censés descendre des cieux, et lorsque les Espagnols arrivèrent sur la côte mexicaine, Moctezuma crut comprendre qu'il s'agissait de ces dieux.

Les premières rencontres entre Indiens et Espagnols furent quasi « surréalistes ». Les Indiens pensaient qu'il s'agissait de Quetzalcoatl, roi mythique divinisé qui, après avoir commis un crime, s'était exilé et avait promis de revenir. Ceci d'autant plus que la tradition aztèque lui attribuait une apparence physique tout à fait conforme à celle des Espagnols, ce qui semblait confirmer l'origine divine de ces nouveaux arrivants.

Lorsque les messagers de Moctezuma l'informèrent de l'arrivée des « tours ou petites montagnes sur la mer » (les bateaux espagnols), celui-ci envoya à leur rencontre sorciers et magiciens, accompagnés de prisonniers voués à être sacrifiés. Des guerriers s'y ajoutèrent, apportant toutes sortes d'aliments destinés à satisfaire les nouveaux venus.

Moctezuma poursuivait ainsi un double but : ensorceler les Espagnols, tout en leur rendant un culte divin. Il était en effet persuadé d'avoir affaire à des dieux qu'il fallait adorer. Plutôt que de découvrir quel type de gens ils avaient en face d'eux, ou d'inventer une nouvelle légende sur ces êtres venus de la mer, les Indiens projetèrent en quelque sorte sur eux leurs croyances et idées préconçues. Les sorciers s'employèrent à jeter sur eux toutes sortes de maléfices, pour voir à qui ils avaient affaire. Moctezuma avait aussi ordonné d'offrir les prisonniers en sacrifice, pensant que les Espagnols demanderaient du sang à boire. Le résultat fut pourtant inattendu : les sorcelleries n'obtinrent aucun succès, et lorsque les Espagnols virent les sacrifices et la nourriture tâchée de sang, dégoûtés, ils vomirent et se bouchèrent les yeux !

Ce n'est que par la mise en oeuvre d'un procédé expérimental assez barbare que les Indiens eurent la preuve que les Espagnols étaient, non des dieux, mais bien des hommes comme eux. On raconte ainsi qu'un Indien, qui aidait

un Espagnol à franchir un fleuve, le tint sous l'eau quelques minutes pour voir comment il résisterait ! Ce n'est que lorsqu'il vit l'Espagnol mort qu'il comprit qu'il n'était pas un dieu. On raconte aussi que ce furent surtout les femmes indiennes qui purent témoigner, - après avoir eu des rapports sexuels avec les Espagnols -, qu'ils étaient bel et bien des hommes comme les autres...

Le jugement que portèrent les Aztèques sur les Espagnols évolua donc au fur et à mesure qu'ils les fréquentaient : si d'abord ils les regardèrent comme des dieux, ils découvrirent bien vite qu'il s'agissait d'hommes, et parfois même d'hommes très ambitieux et peu recommandables.

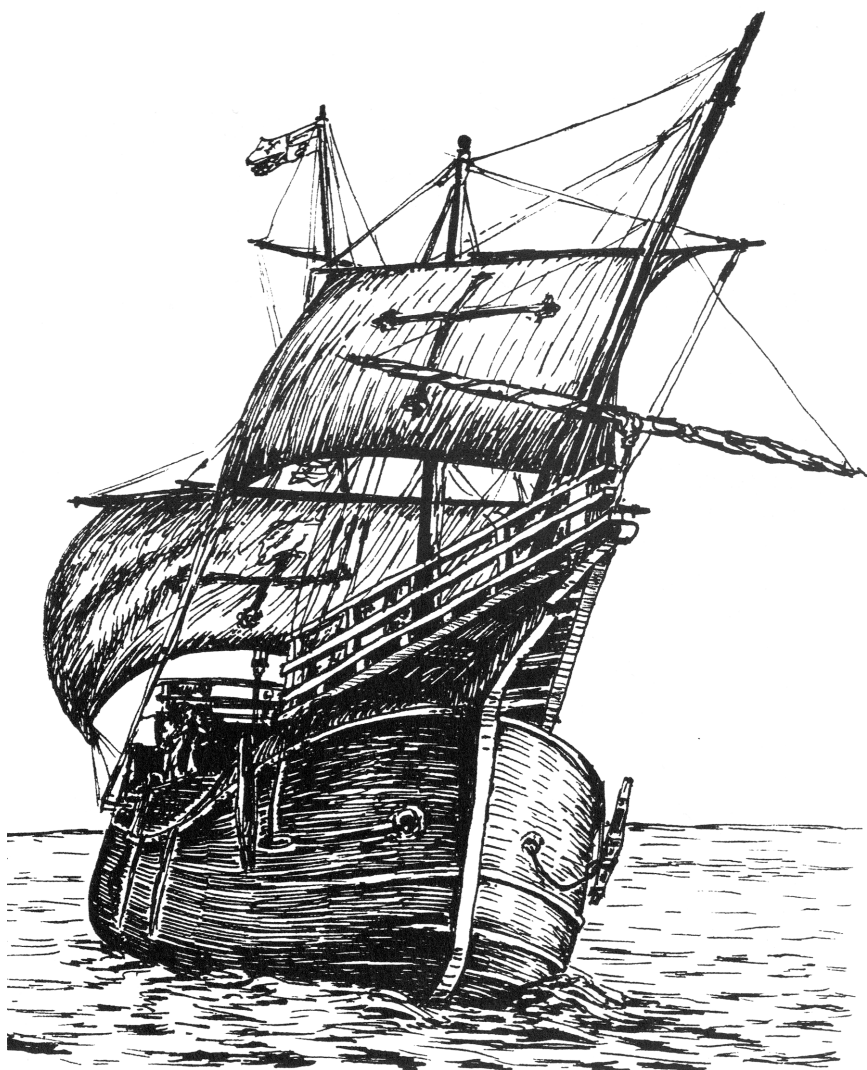
Les Indiens : « au-dessous » de la nature humaine

Ceux parmi les lecteurs qui seraient intéressés par les Aztèques peuvent se référer à l'ouvrage de Miguel Leon-Portilla : *La Filosofía Nahuatl*. Il nous suffit ici de rappeler que ce peuple aztèque (ou nahuatl) se considérait comme le Peuple du Soleil. En cela résidait et sa force et sa faiblesse. Très religieux, il croyait à sa mission divine de devenir une grande nation, mais sa religion, comme nous l'avons déjà noté, était pleine de mythes et de légendes.

Comment les nouveaux arrivants le perçurent-ils, sinon à la lumière des schémas de pensée élaborés par la culture européenne, plus particulièrement celle de l'Espagne. Rappelons à ce propos quelques faits historiques. Le voyage de Christophe Colomb fut financé par la reine Isabel, et était ainsi en quelque sorte une entreprise privée. Toutes les autres expéditions utilisèrent elles aussi des fonds privés, dans le but de découvrir et d'offrir de nouvelles terres à la couronne espagnole. Ainsi, à n'en pas douter, **l'intérêt économique** a toujours été très présent durant ces conquêtes : il fallait, d'une manière ou d'une autre, rembourser les emprunts levés pour financer les voyages.

Quand on connaît la mentalité espagnole de l'époque (au début du XVI^e siècle), on ne peut nier que vinrent s'y adjoindre aussi **des intérêts religieux**. On voulait, c'était dans l'air du temps, gagner des âmes à la vraie religion. Pourtant, intérêts économiques et religieux furent à tel point mêlés qu'il est difficile de les séparer et de les analyser indépendamment. Ainsi, dès

le début, les Espagnols voulurent plusieurs choses: **s'enrichir** d'abord, mais aussi **convertir les Indiens**, et encore **gagner des terres pour la couronne espagnole**. Pour y parvenir, ils étaient prêts à risquer leur vie.



Arrivés en Amérique, leur principal intérêt ne fut donc pas de déterminer le « statut » des êtres qu'ils y rencontraient. Pour la plupart, les indigènes ne représentaient qu'un groupe d'hommes perçus comme d'ignorants et superstitieux barbares. Cependant il y eut, et ceci dès les premières heures de la conquête, des Espagnols pour qui les Indiens, bien loin de n'être qu'un moyen de s'enrichir, étaient des hommes à qui il fallait annoncer Jésus Christ.

On peut donc noter une certaine évolution dans la mentalité des Espagnols. S'il y eut d'un côté la tendance à sous-évaluer les Indiens, à les réduire à des « sous-hommes », des barbares, voire même à des esclaves par nature, il y eut aussi d'emblée tous ceux qui les considérèrent comme des enfants de Dieu, appelés à recevoir la bonne nouvelle de l'annonce du salut en Jésus Christ. Sans entrer dans les discussions et polémiques soulevées à l'occasion de ce centenaire, - sur la légitimité de la conquête et les prétendus droits de la couronne sur la terre du Continent (cf. Silvio Zavala, *La Filosofía de la Conquista*), - précisons quelque peu ces deux grandes manières de comprendre, en parlant des Indiens.

Il y a tout d'abord, nous l'avons dit, ceux qui refusèrent aux Indiens le statut d'êtres humains, le droit à l'humanité. Colomb déjà avait eu recours à eux pour pallier le manque de main-d'oeuvre, les utilisant comme esclaves et les contraignant au travail forcé. Fernand Ier, après la mort de la reine Isabel, entérina la coutume d'utiliser les prisonniers de guerre indiens comme esclaves. Chez les penseurs et les philosophes, on arriva même à douter de l'existence de leur âme ! S'ils n'avaient pas d'âme, la question de leur salut devenait superflue. Seule comptait leur fonction purement économique. Certains penseurs, qui s'appuyaient sur une tradition plus « classique », allaient même jusqu'à défendre la théorie de l'esclavage naturel élaborée par Aristote. Ainsi Gines de Sepulveda méprisait-il les Indiens et comprenait-il le rapport Indiens-Espagnols dans les mêmes termes que la relation grecs-barbares.

Mais il y avait aussi les partisans de l'« humanité » des Indiens. Fils de Dieu à part entière, à respecter au même titre que les chrétiens, les Indiens devaient bénéficier de droits identiques à ceux des européens. Une telle option allait de pair avec une condamnation de la domination coloniale. C'est principalement avec l'arrivée au Mexique des premiers douze Pères Franciscains que la Conquête fut remise en question, ou du moins comprise sous un angle plus

spirituel et pacifique. Bien que l'exploitation des Indiens continua, de fait, Bartolome de Las Casas réussit à faire adopter en Espagne des lois visant à protéger leur liberté. La polémique suscitée dans ce pays par la question des droits et de l'humanité des Indiens a touché et intéressé les plus notables intellectuels de l'époque: Vitoria, Soto, Vásquez de Menchaca, Acosta, Bañez, Suárez, etc.

Pour le résumer en deux mots, si les Espagnols, dans un premier temps, ne se posèrent pas la question de l'humanité des Indiens et reconnurent de manière très pragmatique leur « humanité » (il suffit de voir l'attitude de Cortes à leur égard ; cf. la bibliographie que lui consacre Salvador de Madariaga: *Hernan Cortes*), au fur et à mesure de la progression de la conquête se développèrent deux courants de pensée opposés : l'un tendant à démontrer « rationnellement » la non-humanité des Indiens, l'autre à les reconnaître comme des créatures de Dieu.

Le résultat. Des métis, fils des dieux et des barbares

La Conquête du Mexique, du Pérou puis de tout le continent a bouleversé de manière définitive le Nouveau Monde. Parmi les « nouveautés », la plus radicale fut celle du métissage. Jamais dans l'histoire on n'avait vu un homme latino-européen (ou européen-américain), un « homme nouveau », fruit du mélange d'au moins deux races. Si l'on peut peut-être alléguer que le métissage est en lui-même une « preuve » biologique de l'humanité des Indiens comme des Espagnols, on peut surtout affirmer que chez le métis, l'élément « étranger », bien loin de disparaître, s'est intériorisé. Un métis reste d'une certaine manière « étranger » à lui-même, car il a ces « opposés » inscrits en lui. Sa « tâche » humaine me paraît être de tenter de surmonter ces oppositions. Précisons notre sentiment.

Le métis se perçoit lui-même, non pas simplement comme une personne humaine, mais comme un être à la fois conquis et conquérant, serviteur et patron, pauvre et riche, indien et espagnol. Le métis vit dans sa personne même le conflit engendré par la conquête, un conflit qu'il n'a, me semble-t-il, pas encore surmonté.

Comme l'écrit le philosophe mexicain Samuel Ramos dans son livre *El Perfil del Hombre y la Cultura en Mexico* : les mexicains n'ont pas encore eu accès à être des personnes; ils n'ont pas encore épanoui leur propre personnalité. Le mexicain en général, nous dit-il, souffre d'une injuste auto-estimation de sa valeur. Il se sous-estime continuellement, en se comparant avec d'autres cultures et d'autres modèles. Il fuit sa propre personnalité et n'ose pas être sincère, ni avec lui-même, ni face aux autres.

Cette difficulté à se considérer comme une personne fut encore aggravée par le contexte de violence qui présida à la rencontre des deux cultures. Octavio Paz, qui a reçu récemment le Prix Nobel de littérature, écrit dans *El Laberinto de la Soledad*, que les mexicains sont des fils de la Malinche. La Malinche était une Indienne, qui n'était pas l'amante de n'importe qui mais de Hernan Cortes, le grand Conquérant du Mexique. Par le rôle qu'elle a joué à ses côtés, traduisant ce que les Indiens voulaient exprimer à Cortes, elle a donné aux Espagnols un atout que les Indiens n'avaient pas, et qui était de comprendre ce que pensait « l'ennemi ». La Malinche a eu la tâche dure et difficile de collaborer avec les conquérants. Octavio Paz en conclut, non sans raison, qu'en chaque métis, aujourd'hui encore, il y a, en plus, le vainqueur et le vaincu, le traître et le trahi.

La tâche qui incombe ainsi au métis est de ne pas rester étranger à sa nature humaine et, d'une certaine façon, de découvrir et de conquérir son être. On a essayé d'apporter plusieurs « solutions » à ce défi. Mentionnons l'une de ces tentatives, proposée par Vasconcelos, autre philosophe mexicain. Selon lui, le métis est l'homme du futur, de la nouvelle Race qu'il appelle « ibéroaméricaine », de « bronze » ou encore « cosmique ». Cette Race cosmique serait une cinquième race, faite de ce qu'il y a de meilleur dans les autres races : une sorte de réalisation suprême de toutes les races. Placée dans la partie ibérique du continent américain, elle aurait pour mission de repenser et de réinterpréter le monde à partir de ses sensibilités et perceptions propres. De cette manière, elle pourrait être créative, et bâtir sa propre philosophie, au lieu d'utiliser, de manière servile, la philosophie de l'« ennemi ».

On peut se demander si la proposition de Vasconcelos n'est pas, de manière voilée, une nouvelle solution « raciste », une telle « race cosmique » semblant finalement se considérer comme bien supérieure aux autres ? Bien que nous soyons nous-même métis mexicain, nous pensons plutôt que l'homme

vraiment «supérieur» (si l'on peut parler ainsi) est celui qui comprend ce qu'il est : une personne humaine au même titre que les autres, et qui agit en conséquence.



Regard des Andes (dessin P. Dubey)

En guise de conclusion

Les Latino-Américains, au même titre que les Suisses l'an dernier, se sont posés une fois de plus à l'occasion de ce cinquième centenaire de la « découverte » de l'Amérique, la question de leur identité.

Si tenter de répondre à cette question est réellement une entreprise périlleuse, on peut pourtant affirmer en vérité qu'être latino-américain, mexicain ou suisse, c'est d'abord être un homme, un être humain. Tous, nous sommes des hommes, et rien de ce que nous sommes n'est étranger à la nature humaine. Cela implique un agir conséquent, un agir d'hommes responsables, capables de respecter chez l'autre, au sein de la même humanité, la richesse des diversités.

Carlos McCadden (Mexico)